

## RATIONALITES SOCIO-CULTURELLES DE L'ALIMENTATION INFANTILE DE MIGRANTS BAOULE ET BURKINABE A ZOUKOUGBEU (CENTRE-OUEST CÔTE D'IVOIRE)

**Konan Séverin MLAN**

Enseignant-chercheur, socio-anthropologue, université Jean Lorougnon Guédé

**Yao François KOUAKOU**

Enseignant-chercheur, Criminologue, université Jean Lorougnon Guédé

[frankouakou@hotmail.fr](mailto:frankouakou@hotmail.fr)

&

**Amokou Amandine Gèneviève KOKI**

Doctorante en sociologie, université Félix Houphouët Boigny

**Résumé :** Cette étude s'est appuyée sur l'hypothèse qu'à l'échelle de la paysannerie ivoirienne, la disparition de la forêt, la pauvreté des sols, l'utilisation de l'herbicide et autres engrais et le changement climatique ne favorisent pas une alimentation satisfaisante en faveur des enfants. L'unité d'analyse a été le ménage. L'enquête de type qualitatif s'est déroulée auprès de 200 familles Baoulé (allochtones) et Burkinabè, tous immigrants et grands producteurs agricoles dans le département de Zoukougbeu. L'analyse met en exergue un symbolisme linguistique qualifiant l'abondance ou le déficit d'aliment. Ces peuples essayent toutefois de mettre en œuvre des stratégies de production et de conservation des aliments, mais ils se retrouvent avec une pratique nutritionnelle insuffisante et une mauvaise perception des maladies infantiles. Des millions de paysans sont exposés au "spectre de la malnutrition".

**Mots-clés :** paysannerie, production agricole, sécurité nutritionnelle infantile, immigrant, Côte d'Ivoire

### SOCIO-CULTURAL RATIONALITIES OF INFANT FEEDING AMONG BAOULE AND BURKINABE MIGRANTS IN ZOUKOUGBEU (CENTRE-WEST COTE D'IVOIRE)

**Abstract:** This study was based on the hypothesis that on the scale of the Ivorian peasantry, the disappearance of the forest, the poverty of the soil, the use of herbicides and other fertilizers and climate change do not favor a satisfactory nutrition for children. The unit of analysis was the household. The qualitative survey took place among 200 Baoulé (non-native) and Burkinabè families, all immigrants and large agricultural producers in Zoukougbeu departement. The analysis highlights a linguistic symbolism qualifying the abundance or deficit of food. However, these people try to implement food production and preservation strategies, but they find themselves with insufficient nutritional practices and a poor perception of childhood illnesses. Millions of farmers are exposed to the "specter of malnutrition".

**Keywords:** peasantry, agricultural production, child nutritional security, immigrant, Côte d'Ivoire

## Introduction

En Côte d'Ivoire, la problématique de la sécurité alimentaire date de la décennie 1990, après l'épuisement accentué des réserves forestières familiales sur l'ensemble de la zone guinéenne. Dans les différents fronts pionniers, la mise en culture du caféier et du cacaoyer imposait l'association de cultures annuelles telles que l'igname, le manioc, le maïs, les légumes (piments, aubergine), de la tomate traditionnelle, de la pistache ainsi que d'abondant gibier. S'y ajoutaient alors des arbres fruitiers que sont l'avocatier, l'oranger, le citronnier, le manguier, du colatier, de gros arbres fruitiers épargnés comme l'akpi, sipo, etc. La production de vivre était plus que satisfaisante, puisqu'une bonne partie pourrissait sans être consommée, ni vendue (J-Fr. Pollet, 2018, 1 ; Jean-Louis Chalbard, 1994 : 177). D'énormes quantités de produits agricoles étaient exposées dans les villes. On disait qu'il faisait bon vivre ! Aussi, au fur et à mesure que les fronts pionniers se multipliaient, se raréfiait la forêt et se déréglaient la pluie sur les premiers fronts. De sorte que la production de vivre baissait également d'une grande zone de production agricole à d'autres. Cela entraînera subséquemment la fragilisation des sources de revenu. Pour certaines couches sociales, les besoins alimentaires de base ne sont que peu satisfaits (Pierre Janin, 2001 : 223). Certes, la Côte d'Ivoire n'est pas le seul pays dont la campagne est frappée par l'insécurité alimentaire. Les pays sahéliens le sont encore plus. Ainsi plusieurs approches d'intervention ont-elles été initiées, notamment l'assistance alimentaire, l'approche participative puis la résilience (Dalal M.A., 2017 : 10). Par exemple, dans le contexte tchadien, l'approche de résilience, caractérisée par la création des dispositifs de prévention de crises, le renforcement des capacités d'adaptation des ménages et l'intensification, la diversification et la valorisation des productions locales, a été entreprise (op cit). Du côté du Niger, H. Ramatou (2015 : 137) a mis en évidence le modèle d'analyse et d'élaboration des stratégies adaptatives face au problème de la sécurité alimentaire en Afrique. Par cette étude, Ramatou montre que la culture de pomme de terre peut participer à la sécurité alimentaire. Selon cet auteur, la production de pomme de terre fait partie intégrante des systèmes efficaces de productions locaux. Cette stratégie adaptative convient bien aux paysans pour faire face aux crises alimentaires. Cependant, la perte des récoltes du fait des attaques d'insectes ou de problèmes de conservation constitue une réelle menace. Vincent Labeyrie faisait le constat suivant :

Les insectes détruisent la majorité de ce que l'homme récolte. Dans les pays chauds le paysan travaille pour les insectes. Voilà le constat après 50 ans d'emploi d'insecticides de synthèse, constat d'échec, d'impuissance, accompagné d'une nouvelle humilité vis-à-vis des méthodes traditionnelles de protection. La protection des récoltes contre les insectes mérite donc plus qu'une analyse technique. Elle nécessite une mécanique plus approfondie sur les problèmes fondamentaux liés à la protection des récoltes pendant leur stockage.

Vincent Labeyrie

De ce constat, quelle perspective devrait-on envisager ? L'étude de G. Azoulay (1998 : 25) semblait apporter des pistes :

Les modèles prospectifs globaux sur la sécurité alimentaire mondiale à l'horizon 2010-2020 révèlent une double perspective : l'économie mondiale sera certainement à mesure de satisfaire la demande globale : une large partie de la population mondiale ne parviendra pas à satisfaire ses besoins nutritionnels à des niveaux adéquats. Deux évolutions possibles en découlent : le maintien et le renforcement d'une division internationale du travail agricole excluante, ou le renforcement des capacités de production et d'accès dans les pays pauvres à déficit vivrier. L'article analyse les conditions de viabilité des deux modèles. [...].

G. Azoulay (1998 : 25)

Les stratégies pouvant freiner le problème de l'insécurité alimentaire dans les ménages ruraux comme urbains devenaient donc des enjeux pour les pays en développement. En Côte d'Ivoire, C. Y. Koffie-Bikpo et A. D. Dabié Nassa (2011 : 1) proposeront d'accroître la productivité agricole. Ces auteurs insistent sur le fait qu'« En Côte d'Ivoire, la disponibilité des produits vivriers dans les centres urbains n'est pas toujours garantie. Celle-ci se heurte aux questions des moyens de transport, aux facteurs de risques d'altération des produits, à la distribution et également aux systèmes mondiaux de régulation du vivrier. L'accent est mis aussi sur l'invasion des centres urbains par des produits alimentaires importés à bas prix, au détriment d'une production locale. Ces stratégies correspondent à l'approche du programme du Conseil économique de FAO (CE-FAO, 2008 : 1). Pour cette instance onusienne, la sécurité alimentaire existe lorsque tous les êtres humains ont, à tout moment, un accès physique et économique à une nourriture suffisante, saine et nutritive leur permettant de satisfaire leurs besoins énergétiques et leurs préférences alimentaires pour mener une vie saine et active. En dépit des problèmes, une étude de Chaléard J.L. et al. (2011 : 27) montrera qu'à l'échelle locale ou nationale, la Côte d'Ivoire a une meilleure gestion de la sécurité alimentaire. On constate cependant que, soit l'alimentation trop suffisante des aliments conduit les enfants à un surpoids et l'obésité, soit l'alimentation insuffisante est facteur d'insuffisance en calorie et en protéine. Ainsi, pour la FAO (2013 : 1), des millions de personnes sont exposées au "spectre de la malnutrition". Les enfants (moins de 5 ans) sont donc très exposés au spectre des maladies chroniques d'origine alimentaire qui exacerbent leur situation nutritionnelle.

L'hypothèse qui sous-tend cette étude est qu'à l'échelle de toute la paysannerie ivoirienne, la disparition de la forêt, la pauvreté des sols, l'utilisation de l'herbicide et autres engrais, le changement climatique et la hausse de chaleur ne favorisent pas une bonne production agricole et une alimentation satisfaisante surtout pour les enfants. Cette hypothèse présente alors « la méconnaissance des bonnes pratiques alimentaires par la population et la réduction du pouvoir d'achat des ménages » comme des « facteurs influençant négativement l'état nutritionnel de la population<sup>1</sup> (2018 : 5). Cette étude s'appuie sur l'approche de la PNNA qui expose que « dans la mesure où la nutrition est un domaine multisectoriel et multiacteurs et où des possibilités d'interventions préventives existent, une volonté politique à la hauteur des enjeux des problèmes nutritionnels et

---

<sup>1</sup> Pour L. Cambrezy et P. Janin (2003 : 88), il y a risque d'insécurité alimentaire pour un individu, lorsqu'il ne peut accéder en temps opportun à une ration adéquate, en quantité et en qualité, pour qu'il soit en bonne santé dans le respect des choix culinaires. La stabilité de l'accès aux aliments, la disponibilité des aliments, la quantité suffisante d'aliments, la qualité des aliments et l'accessibilité à ces aliments apparaissent comme un enjeu nutritionnel dans le monde.

d'alimentation bien identifiés est plus que souhaitable » (op cit). Cela sous-entend que dans les pays en développement, une bonne sensibilisation de la population paysanne sur les « bonnes pratiques alimentaires » (Fr. Ascheren, 2005 : 92) en faveur des enfants<sup>2</sup> reste un défi réaliste de développement.

## 1.Méthodologie

L'approche méthodologique est ethnographique s'appuyant sur des outils de type qualitatif. Le champ géographique concerne le département de Zoukougbeu, un front de développement de cultures pérennes (caféier, cacaoyer et hévéa maintenant). Il s'agit d'une zone forestière à l'Ouest du département de Daloa. Zoukougbeu concentre une forte population d'immigrants composée essentiellement d'allochtones Baoulé et d'allogènes Burkinabè, accueillis par les autochtones Niamboua. En raison de leur poids démographique et leur prégnance économique plus marquante, les entretiens et l'étude se sont centrés sur ces deux peuples. La zone cumule divers enjeux économiques, forestiers (dégradation de forêts classées) et fonciers, avec l'occupation de vastes terres par les activités agricoles, superposée à une exploitation minière dans sa partie est. La pluviométrie est bonne et le sol de type forêt dense permettait une forte production agricole, se dérégulant de plus en plus avec la pression humaine. L'unité d'analyse est le ménage avec un encrage sur l'approche nutritionnelle locale des enfants, en contexte d'abondance ou d'insuffisance alimentaire. Cette étude comporte donc quatre parties : la première aborde la symbolique des peuples, transcrivant la dénomination de la disponibilité ou insuffisance d'aliment. La seconde partie s'appesantit sur les approches de ravitaillement ou de conservation des familles en nourriture. La troisième partie analyse la compréhension locale des maladies infantiles et les soins proposés par ces peuples. La dernière partie de l'étude présente une discussion sur la faible nutrition liée au manque de main d'œuvre et la complexification de la sécurité nutritionnelle infantile en situation de conservation difficile d'aliment.

## 2.Résultats

### 2.1. La symbolique ethno-linguistique de l'alimentation de l'enfant à zoukougbeu

#### *-Ethno-linguistique de l'abondance d'aliment en ménage Baoulé et Burkinabè*

Les peuples Baoulé et Burkinabè ont des similarités : par exemple, la conservation de leurs us et coutumes partout où ils se retrouvent. En migration dans le Centre-ouest ivoirien, ils ne dérobent pas à cette posture historico-culturelle. Cela dit, comment ces peuples expriment l'abondance de la nourriture pour la famille ou ménage ? Chez les Burkinabè, la période d'abondance d'aliment se dit : « youm kangan, riba bemin ». Il y a suffisamment à manger. La période de grande récolte où on implique fils, filles, épouses, neveux et autres travailleurs. Ce temps correspond à la période récolte dans leur zone d'immigration de Zoukougbeu (Ouest de Daloa). L'abondance se traduit par la variété des aliments. Certes, on est en pleine campagne du cacao, dès fin novembre. Mais, les Burkinabè sont de grands producteurs de maïs et de riz. Leurs épouses s'adonnent à la culture de légumes, de patate, de haricot. A l'image des autres peuples des villages de Zoukougbeu,

---

<sup>2</sup> Dans son étude sur l'alimentation des enfants, A. M. Teni (2019 : 22) insiste sur le fait que « La consommation non modérée ou alimentation trop suffisante des aliments, a des répercussions sur la santé de l'individu, notamment le surpoids et l'obésité, qui sont responsables du développement des maladies chroniques non transmissibles ».

l'abondance d'aliments décline une baisse du contrôle de la quantité de mets produite. Et d'ailleurs, les chefs de ménage ne s'en offusquent outre mesure, d'autant que leur volaille sera alimentée avec le reste d'aliment. Aussi les enfants (en bas âge et plus) sont-ils servis ou « bourrés » aux mets (voir plus bas) issus de ces aliments. Du côté des Baoulé, la nourriture se traduit par « aliè » (aliment). La terminologie liée à l'abondance de nourriture est : « alièwabou » ou « alièbou ». « Wa bou » pour dire qu'il y en a à suffisance. La période d'abondance ou de récolte se désigne par « alièblè », « alièolè ». Pendant la récolte, les tubercules et autres légumes font l'objet de cuisson sans contrôle. On note des tubercules d'igname touchés par la pioche ou cassée par inattention. Ces morceaux ou tubercule touchés font l'objet de consommation sans contrôle : chaque matin, on constate qu'il y a abondance de reste de nourriture. Ces restes de nourriture sont simplement jetés au dépotoir du village, à la lisière de la brousse. S'il y a de la nourriture, c'est que les enfants sont pourvus en aliment disponible. Cette période se confond avec la saison sèche, la période de chaleur où la vie renaît, les visites sont régulières, et les hommes restent dehors longtemps. L'essentiel des activités tourne bien. C'est le signe des aliments dans les greniers, de récolte.

Par ailleurs, en plus de ces aliments de base, les époux Burkinabè ont appris la pratique de la production de l'igname dite de sous-bois appelé « kokoassé ». C'est une igname précoce dont les grosses boutures permettent d'avoir à la récolte de gros tubercules. Cette igname se cultive sous les cacaoyers, en utilisant les arbres laissés dans la plantation comme tuteurs. Dans une seule butte, on peut avoir de gros tubercules qu'on peut récolter sur plusieurs jours. L'Igname kokoassé rajoute alors à l'abondance de l'alimentation pour les enfants le matin et en mi-journée. Si la famille s'engage à prendre un repas de foutou de cette igname au diner, les enfants sont servis : de la bouillie pour les moins de deux ans (avant que la femme ne pille le foutou) tandis que les plus de deux ans consomment ce que les adultes mangent.

#### *-Ethno-linguistique du manque d'aliment en ménage Baoulé et Burkinabè*

Comment le manque ou l'absence d'aliment dans les ménages est traduit(e), désigné(e) ? Pour répondre à cette question, commençons par les Baoulé. Chez ce peuple, le manque d'aliment se traduit par : awé (la faim, la famine). La période où la faim est marquante se dit : « awéwakpin » (soit la faim est arrivée) ou awéblè (blè traduisant la période, le moment, le temps de quelque chose). On peut dire également : « alièwawié », l'aliment principal est fini. Si les enfants n'ont plus à manger, on dit « ba me aca awé nou ». Pour dire que les enfants sont dans un foyer où la nourriture manque. Awé est alors le synonyme de mougoun, la grande période de pluie. Mougoun intervient à la fin du mois de juin. C'est la période de disette où la pluie ou la fraîcheur créent un immobilisme. C'est pourquoi le mois d'août (période de petite saison sèche où on note un temps de fraîcheur, de vent récurrent). Le Baoulé l'appelle Ngbla mougou. C'est une période de soudure au cours de laquelle l'igname est finie. C'est le temps du maïs, de l'arachide, de l'aubergine, du piment, du manioc (cet aliment peut être récolté à tout moment de l'année). Ces aliments symbolisent le temps de la faim, le temps où on mange ce qu'on trouve sauf ce qui est l'aliment de base. S'il y a la faim, si la période n'est pas bonne, c'est que les enfants sont exposés. En dehors du gibier qui peut être disponible quelques fois, la faim marque bien les enfants. Le déficit alimentaire se fait très marquant : par exemple, tous les soirs, soit c'est du placali, soit du foutou de manioc. Ces deux aliments sont pour les Baoulé des aliments de circonstance, de substitution. En se

rabattant sur le riz, les Baoulé vivent encore une sorte de martyr alimentaire, préjudiciable pour les enfants. Le riz est juste préparé pour apporter un peu de calorie aux enfants. Les Baoulé disent : « si nous les grands on ne mangent pas, il faut tout de même que les enfants trouvent à manger » (K. K. représentant des Baoulé de Gregbeu). Mougoun est donc la période d'insuffisance qualitative d'aliment.

S'agissant des Burkinabé, en raison de la disponibilité presque permanente d'aliment (en raison du temps pluvieux sur l'ensemble de l'année à Zoukougbeu), le concept de la faim fait allusion à la famine, année où la sécheresse n'a pas permis une bonne production agricole. Cela se traduit dans l'expression : « youm kangan, kom tchinb lamin » (en Mooré). Mais, on utilise également cette expression pour désigner plus ou moins le moment où il n'y a pas de la nourriture, la période où il y a une baisse sensible d'aliment. Cette période correspond à celle où le maïs et le riz ne sont pas encore récoltés : de février à mai. Au cours de cette période, on sent une baisse de la pluie ou quelques fois de l'absence prolongée de pluie (janvier à février). Dès le mois de mars, les premières pluies s'annoncent, et le cycle de mise en culture du maïs, puis du riz (en avril) reprend. Cela dit, l'arrêt des récoltes impose une baisse de l'apport de calorie aux enfants. Cette situation accentue plus la consommation du riz par divers mets. Il n'est pas exagéré de dire qu'en saison sèche, les enfants ne sont pas bien nourris, puisqu'on note peu d'apport en protéine suppléer à l'alimentation non variée.

## **2.2. Pratiques de ravitaillement des familles en aliments**

### *-Adaptabilité par des pratiques résilientes de production agricole*

En raison de la baisse croissante de la production agricole, le manque d'aliment sur la moitié des mois de l'année, les populations ont mis en place une stratégie visant à pallier le déficit alimentaire. Pour ce faire, des facteurs de production seront revus. Les populations essaient de revisiter les modes de production afin de se recentrer sur les meilleurs. Sur les 200 chefs de ménage enquêtés, 140 d'entre eux ont dit avoir expressément choisi de travailler avec des membres de ménages, tandis que 38 chefs de ménages construisent le mode de production par les associations ou groupes de travail. Les 22 chefs de ménages restants ont plutôt opté pour un effort individuel dans le travail. Comment comprendre ces stratégies choisies ? Voyons d'abord avec cet enquêté : « Quand je travaille avec ma famille au champ, les revenus sont pour nous seul et cela permet aux enfants de répondre à leurs besoins alimentaires convenablement ». Cette posture sous-entend que les chefs de ménage ne consentent pas à dilapider la production. On sait qu'en milieu rural, la demande d'aide en travail entraîne des rétributions à la récolte, surtout quand les bienfaiteurs participent à la récolte. De ce fait, les neveux, petits-frères et autres tantes sont mobilisés pour prendre part aux travaux champêtres afin de pourvoir conséquemment les ménages en aliment. La main d'œuvre est devenue un casse-tête pour les paysans<sup>3</sup> (Y Fr. Kouakou et K. S. Mlan, 2019 : 212). Ceux qui disposent de quelques aides familiales sont les plus heureux. Ils capitalisent bien cet atout qui est un facteur essentiel de la production et de la productivité :

<sup>3</sup> Ils écrivent à cet effet : « Des jeunes du Nord, du Centre de la Côte d'Ivoire et des pays limitrophes descendaient dans cette zone forestière ivoirienne pour échanger leur force de travail contre rémunération. En plus de cette force de travail rémunérée et de par différents mécanismes d'accès à la terre en vigueur dans la zone, ces migrants bénéficiaient de propriétés foncières. Ainsi, à mesure que les années passent et que le migrantmanœuvre accédait à la terre, la force de travail salariale s'amenuisait tout comme les terres cultivables ».

la production dépend essentiellement de la main d'œuvre. Celui qui en possède maîtrise le système cultural, en préparant les sols et en mettant en terre les cultures au moment opportun. Sur ce, les Baoulé n'arrivent plus à compter sur leurs « réserves » familiales, autrefois disponibles dans leurs villages d'émigration. Le circuit d'approvisionnement de travailleurs venant du Burkina Faso s'est trouvé également compliqué, les immigrants issus de ce pays s'orientant plutôt préférentiellement vers l'orpaillage (M. Bakayoko, 2022 : 54)<sup>4</sup>.

Quant aux paysans Burkinabè, la faible scolarisation des enfants permet de capitaliser les aides familiales qui ne sont pas abondantes comme avant mais suffisamment importantes pour couvrir ce facteur de travail. L'autre stratégie de production porte sur l'option de travail en association. Il s'agit pour les paysans Baoulé de fédérer l'amitié de membres de familles en vue de travailler ensemble. C'est une forme de regroupement pour le travail connu depuis longtemps en pays Baoulé, dans les zones d'émigration. Ainsi, dans les familles, les chefs de ménages s'allient-ils en vue d'aller par semaine dans le champ de chaque associé. De ce fait, quatre jours dans la semaine sont alloués aux travaux des alliés, à tour de rôle. Trois groupes de travail ont été répertoriés. On distingue deux à Grégbeu et un à Zoukougbeu. Avec la disparition de la forêt, le travail en association a certes baissé, mais il est ressorti des échanges de terrain dans tous les villages et campements, que cette pratique de mutualisation des forces<sup>5</sup> reste importante. Elle permet de suppléer au manque de main d'œuvre. Francis K., un paysan Baoulé de Zoukougbeu explique : « moi, j'ai travaillé en association, car cette méthode de travail facilite les travaux champêtres et donne bons résultats agricoles ». En clair, le travail en famille et en association favorise une bonne production agricole dans les ménages ruraux. Cela a pour avantage l'harmonie entre les membres du village ou campement. Dans ces communautés d'immigrants, le fait d'être à la deuxième ou troisième génération de descendance de migrants pionniers émousse l'ardeur au travail. De plus en plus gagnés par l'oisiveté, les descendants de pionniers s'adonnent peu au travail. Ce sont ceux qui sont encore vaillants qui exploitent mieux la main d'œuvre familiale ou d'association. C'est pourquoi plus de 98 % des paysans s'emploient par ces deux stratégies de travail.

Les entretiens de terrain consacrent l'utilisation d'herbicides et d'insecticides par la quasi-totalité des paysans, qu'il s'agisse de la préparation du sol ou de la protection des plantes et cultures. Les paysans expliquent qu'en l'absence de main d'œuvre, l'herbicide devient le principal moyen efficace de préparation du sol. Si la jachère est déjà enherbée, on met l'herbicide dans une machine (manuelle), on y ajoute de l'eau, et on répand sur les herbes. Lorsque l'on a déjà coupé la jachère et qu'on sait que les herbes vont envahir les cultures, on attend quelques semaines en attendant que les herbes poussent avant de vaporiser l'herbicide.

---

<sup>4</sup> Dans son étude, M. Bakayoko (op cit) souligne que « Pour le responsable du centre social de Dimbokro, la migration massive des populations étrangères surtout burkinabé vers cette localité est liée à la politique houpouétienne, hospitalière et pacifique de l'après indépendance. En effet, après l'indépendance, la Côte-d'Ivoire a poursuivi son développement par la mise en place d'une politique de valorisation attractive de la main d'œuvre étrangère (libre entrée sur le territoire, revenus rémunérateurs et transférables, et emplois disponibles) ainsi permis aux immigrants de continuer à affluer dans le pays ».

<sup>5</sup> Analysant la problématique de la « constitution d'une force de travail », Y. Fr. et K. S. Mlan (2019 : 218) font savoir qu'a priori, cette stratégie se conçoit plus par tribu, et elle est pensée « pour raffermir un peu plus les liens sociaux. Ici, il n'est pas question d'appartenance à la grande région mais plutôt d'une revendication à appartenir à un village de la sous-préfecture d'une région donnée ou d'une revendication à appartenir à une grande famille d'un village d'une sous-préfecture donnée. Le troisième regroupement observé met en avant la religion ».

Ensuite, pour contrer les insectes sur les cultures, les paysans cacaoculteurs et les producteurs de maraîchers utilisent des insecticides qui pullulent sur le marché, chez de petits revendeurs. Puis, l'engrais fait maintenant partie des facteurs essentiels de production face à l'insécurité alimentaire des paysans. L'engrais chimique (l'urée) est adopté. Sauf que de plus en plus, les ONG forment les paysans à l'usage de compostes. Ce type d'engrais n'est toujours pas dans l'habitude culturelle des paysans. Des cabosses de cacao cassées jonchent çà et là, pourrissant, sans usage. Sur les effets de ces produits chimiques, les paysans sont évasifs. Ils ne connaissent ou minimisent, plus exactement, les effets des herbicides et insecticides. Certains ont demandé si l'oignon et les autres produits consommés dans toutes les familles rurales et urbaines ne sont pas cultivés avec des produits chimiques. La même question s'est étendue au riz local ou importé. Vivement qu'il y ait une prime sur les produits issus de pratiques culturelles sans produits chimiques ! Il faudra alors que les paysans soient informés sur les dangers liés à la consommation de produits issus de produits chimiques.

#### *-Mode de conservation de produits agricoles pour une sécurité alimentaire selon les peuples*

La conservation des produits agricoles est un réel déficit de la lutte contre l'insécurité alimentaire. Les paysans ont conscience que l'un des problèmes concerne la gestion des aliments. Une partie importante de la production pourrit dans les champs ou cuisines. Alors, les deux peuples sur lesquels l'étude a mis l'accent ont développé des mécanismes de conservation des aliments. Chez les Baoulé, l'igname fait l'objet d'une attention particulière. Ils gardent en effet l'igname (tardive – bêtê-bêtê – et précoce) sur le grenier (Wanìh) afin que la production couvre une bonne partie de la période de soudure (juin-septembre). Certaines familles arrivent à conserver l'igname jusqu'au mois d'août. C'est l'igname précoce qui finit juste après la mise en terre des boutures (fin mai). Mais, à partir d'août à septembre, cette igname revient en même temps que la banane, jusqu'à la fin de la saison sèche.

Chez les Burkinabé, le riz et le maïs sont les principales cultures. Chaque famille rationalise la consommation de ces deux cultures en prenant soin de bien les sécher et les garder dans des greniers. Il faut faire en sorte que la production dure aussi longtemps afin que dès juin, commence la récolte du maïs. Entre août et octobre s'effectue la récolte du riz. Ces cultures sont complétées par le haricot et de l'arachide. Chez ces deux peuples, le mode de conservation de produits agricoles n'est pas bien efficace chez les Baoulé. Ils savent que l'igname est attaquée par des insectes<sup>6</sup>. Mais, depuis des siècles, c'est la même pratique de conservation. Avant la fin de la mise en terre des boutures, presque la moitié de la production en stock est pourrie ou en phase de pourrissement. Chez les Burkinabé, le grenier se trouve dans la cuisine. La fumée et la chaleur du feu et du soleil engendrent une bonne conservation des céréales.

### **3. Niveau de sécurité alimentaire infantile**

La situation nutritionnelle dans les localités à l'étude est fortement dépendante des saisons et des périodes de récolte. On note une alimentation suffisante en temps d'abondance, d'une part, et une alimentation insuffisante en période de pénurie d'aliment,

---

<sup>6</sup> Pour O Girardin et C. Nindjin (2015 : 6), « La conservation en tas est généralement pratiquée avant le stockage définitif, dans des structures assurant une meilleure protection. Les tubercules sont disposés à des endroits protégés du soleil et des inondations. La taille des tas est réduite afin de permettre une bonne ventilation. Ce procédé ne met pas les tubercules à l'abri des ravageurs, en particulier des cochenilles (Miège, 1957) ».



d'autre part. A priori, les enquêtes ont révélé que la fréquence des repas est d'au moins 3 fois pendant la période de récolte. Voici le témoignage d'un paysan Baoulé (de Grégbeu) : « *Nos enfants mangent même chaque fois que l'envie les prend au temps où il y a beaucoup de nourriture* ». A posteriori, les trois repas sont fonction de chaque peuple. S'agissant des Burkinabé, la bouillie de riz ou quelques fois de mil est le principal aliment du matin (6 à 10 ou 11 heures). En mi-journée, le riz est servi avec une soupe de feuilles ou une soupe avec de l'aubergine, arachide, le tout avec un peu de poisson. Le soir, le même mets est servi mais la mère peut remplacer le riz par le kabato de maïs. C'est seulement les jours de fête que la viande est intégrée dans les soupes. Pour les Baoulé, les trois repas sont également observés en temps d'abondance. Mais, à la différence des Burkinabé, les femmes Baoulé servent préférentiellement des beignets (de farine de blé) le matin. Les enfants de plus de deux ans sont alimentés quelques fois avec du placali « couché » (cuit la veille). En mi-journée, de la bouillie d'igname est servi pour les moins de deux ans. Les plus de deux ans reçoivent du foutou d'igname en mi-journée et le soir. L'apport en protéine est plus ou moins acceptable chez les Baoulé. Tous les repas de mi-journée (au village) et du soir sont conçus autour des soupes de poisson ou de gibier accompagnées d'aubergine, gombo sec, graine de palme, gombo frais. Les jours de fête, la soupe de pistache à la viande de mouton, cabri, bœuf ou porc est servie. En période de manque d'aliment, quelle nutrition est observée chez ces peuples ? Lorsque les nouveaux champs sont faits, la diminution d'aliment impose une diminution, un rationnement ou une utilisation alternative d'aliments. Chez les Baoulé, le petit déjeuner est maintenu avec les beignets. Le riz peut prendre la place de l'igname en mi-journée au village. Le soir, le placali ou le foutou de tubercule de manioc supplée à l'igname. La quantité de poisson baisse mais la viande de brousse comble les besoins nutritionnels. Mais avec la disparition de la forêt, la viande se raréfie. De plus, la plupart des familles Baoulé commence à consommer du riz au repas du soir, alors qu'avant les Baoulé disaient qu'ils n'étaient des « oiseaux pour manger du riz »<sup>7</sup>. En période de pénurie d'aliment, les femmes Burkinabè servent toujours de la bouillie de riz, de mil ou de haricot le matin. Le soir, ce sont les mêmes repas qu'en période d'abondance. Sauf qu'ici, le poisson diminue ou disparaît des repas. Quelque rares fois, du placali est servi à la place du kabato de maïs avec une soupe de fortune (graine de palme associée à un peu de débris de poisson). En clair, les Baoulé subissent plus la destruction de la forêt, puisqu'ils vivent préférentiellement de viande de brousse. Le riz s'est finalement incrusté comme aliment de base en temps de pénurie d'igname. L'alimentation des enfant subit donc le contre-coup de la déforestation, du dérèglement climatique, de la pauvreté des sols, du manque de moyens financiers dû au vieillissement des vergers de cacao. Mais, lorsqu'il y a un visiteur, un coq est vite offert, apportant de ce fait de la protéine aux enfants : chez ce peuple, en raison de possession de fétiches ou amulettes, des parties de poulet ne sont pas consommées par les hommes. Ces parties (tête, bouts d'ailles, gésier, pattes) sont, du coup, réservées aux enfants qui en font une petite soupe à part, sans véritablement de condiment. S'agissant des enfants

<sup>7</sup> K. S. Mlan et al. (2018 : 104) ont mené cette réflexion : « Les migrants baoulé peuvent optimiser l'association igname/cacaoyer et s'affirmer comme mangeurs d'igname : « Nous ne sommes pas des oiseaux pour manger du riz ». À travers cette expression, les Baoulé font alors référence aux dégâts d'oiseaux venant picorer les grains de riz dans les champs des autochtones. Ces modèles alimentaires ne sont pas considérés ici comme des identités culturelles ethniques, mais comme des constructions sociales ».

Burkinabè, la viande n'intervient dans les repas que les jours de fête. Les nombreuses bêtes élevées (volaille, caprins, ovins, bovins) sont réservées à la vente.

#### 4. Ethno-maladies de l'alimentation et pratiques de soins à zoukougbeu

##### 4.1. Compréhension des maladies liées à l'alimentation de l'enfant

Les peuples ont leur appréhension des facteurs de maladies. Chaque peuple construit sa perception de la maladie infantile. Alors que l'alimentation des enfants est très délicate, les peuples enquêtés entrevoient autre façon d'apprécier la maladie qui les affectent. En situation d'anémie et de convulsion des enfants, les peuples parlent de maladie d'oiseau. Dans les cas graves, on note la contraction des membres de l'enfants avec un retournement des yeux. On dit que l'oiseau l'a attrapé. Quel oiseau ? On ne sait pas ! Dans ce cas de maladie, le traitement est assuré par des matrones. Elles prennent des feuilles. Elles font une décoction qu'elles mettent dans les yeux et la bouche quand une quantité est aspergée sur le corps. La guérison survient au bout de quelques heures d'observation et de traitement, le plus souvent le même jour.

Le second type de maladie lié à la mauvaise alimentation des enfants, surtout ceux en bas âge, est qualifié de maladie de corps chaud. Il s'agit encore de déficit d'aliment équilibré. Quand l'allaitement est assuré correctement jusqu'à près de deux ans, les entretiens révèlent que les enfants se portent bien. C'est après les deux ans, donc à la suite du sevrage que la situation des enfants se complique. Ce tableau ci-dessous montre fort à propos le mode d'alimentation des enfants chez les peuples à l'étude

Tableau : type d'aliments utilisés pour l'alimentation des enfants selon chaque peuple

Peuples \ Tranche d'âge	0 à 2 ans	2 à 3 ans	3 à 7 ans et plus
Baoulé	Lait maternel	Foutou (igname, banane ou taro) Attiéké, riz	Foutou (igname, banane ou taro), Attiéké, riz
Burkinabé	Lait maternel, <b>Bouillie de riz, maïs, mil</b>	Kabato de maïs (Tapioca) Attiéké, riz	Kabato de maïs (Tapioca), Attiéké, riz

Source : données de terrain (2022)

Chez les Burkinabé, le lait est remplacé par de la bouillie de riz, de maïs ou de mil. On y ajoute quelques fois du lait. Cette alimentation est complétée par du kabato de maïs (gelée issue de poudre, cuite au long feu). Mais, chez les Baoulé, les tartines grillées localement et la bouillie d'igname remplacent le lait maternel. La bouillie est complétée par le foutou d'igname, l'attiéké (une sorte de couscous de tubercule de manioc) et le placali (pâte de tubercule manioc en gelée, cuite au long feu). En plus, la maladie qui affecte les enfants, pour mauvaise alimentation, est appréhendée comme un facteur de croissance. Pour ces peuples, lorsque l'enfant entame sa croissance, de trois à cinq ans, la maladie qui le guette est liée au changement de morphologie. Pour eux, tout enfant fait la maladie de la croissance. Les Burkinabé la considèrent comme une simple maladie. Dans les deux

situations d'alimentation continuelle des mêmes aliments, il s'en suit du ballonnement chez les enfants de familles Baoulé et de la diarrhée à la fois chez les enfants de ce peuple comme pour les Burkinabé. Cela traduit une alimentation « bourrative », non équilibrée. Le ballonnement et la diarrhée entraînent des complications dans la santé des enfants s'ils ne retardent pas leur croissance.

#### **4.2. Traitement local des maladies infantiles liées à la mauvaise alimentation**

Comme on l'a indiqué, des maladies surviennent à la mauvaise alimentation des enfants. Il s'agit, notamment de la constipation, le manque d'appétit, la diarrhée, la fragilité, l'amaigrissement, le paludisme, la convulsion, le ballonnement du ventre ou l'amaigrissement, la croissance lente, etc. Le manque de vitamine et le bourrage par saison d'un type d'aliment sont les causes. Aussi les parents se tournent-ils d'abord vers la médecine traditionnelle. A l'aide de feuilles (kinkeliba notamment), les femmes utilisent des poires pour faire du lavement, par la voie rectale. Une fois le médicament écrasé et mis dans la poire, le bout est introduit dans l'anus. S'il s'agit d'un bébé de moins d'un an, on presse le médicament dans le ventre et on soulève les deux pieds joints en l'air, en secouant l'enfant, de sorte que le produit entre profondément dans les intestins (IRD, 2022 : 1)<sup>8</sup>. On n'oublie pas également le jus de feuilles chauffées brièvement dont des gouttes sont mis dans la bouche. Pour des cas de corps chaud, des décoctions sont faites et utilisées pour des bains. Des matrones se distinguent çà et là. Elles sont le plus souvent des femmes Baoulé. Plusieurs remèdes sont proposés selon la perception sur la maladie. Une véritable culture de pédiatrie est disponible chez ce peuple. En cas de non amélioration, les femmes envoient leurs enfants au dispensaire ou maternité. C'est dans ces officines modernes que les mères découvrent que certaines maladies sont liées à l'alimentation insatisfaisante. Elles sont alors formées à cet effet. Mais, le poids de la tradition est bien fort, empêchant une véritable remise en cause, surtout que l'ethno-santé donne des résultats satisfaisants.

## **5. Discussion**

### **5.1 Insuffisance d'aliment due au manque de main d'œuvre**

Ce résultat est attesté par l'étude de Kouakou Y Fr. et Mlan K. S. (2019). Dans *Raréfaction foncière, absence de main d'œuvre et stratégies d'adaptation dans les activités agricoles à Bogueidia (Issia Côte d'Ivoire)*, ces deux auteurs ont pu soutenir que :

Du développement par les ressources de la forêt, notamment par le bois, le binôme café-cacao, la Côte d'Ivoire fait face à une ruée des populations vers les terres forestières. Quelques décennies après, les deux principaux facteurs de production agricole s'avèrent problématiques : une raréfaction des terres arables associée à l'infortune du manque de main d'œuvre salariale non familial.

Kouakou Y Fr. et Mlan K. S (2019 : 211)

La dégradation des sols et manque de main d'œuvre constituent actuellement des obstacles à la bonne nutrition des enfants en milieu rural. La nutrition « bourrative » en

---

<sup>8</sup> Dans *Mieux connaître les remèdes traditionnels qui servent à soigner les enfants*, l'IRD, 2022 : 1) constate que, « que ce soit en Nouvelle Calédonie, en Polynésie ou au Vanuatu, la médecine traditionnelle est largement utilisée, notamment dans la prise en charge du nourrisson et de l'enfant ».

temps d'abondance ou l'insuffisance d'aliment en période de soudure correspond bien à l'approche du « paradoxe de l'abondance » défendue par Mlan et al. :

De la théorie du « paradoxe de l'abondance », des entretiens qualitatifs ont conduit à des données empiriques. Il ressort que, l'érosion du littoral de la Côte d'Ivoire à partir de phénomènes naturels (tempêtes, vents, tsunami, houle) et surtout humains (dragage, barrage, destruction de végétation côtière) ainsi que le dérèglement et le réchauffement climatiques imposent une vulnérabilité effroyable » aux populations rurales.

Mlan et al. (2018 : 93)

Comment des peuples si ancrés dans les rapports très divins avec la nature peuvent-ils être aussi imprudents en détruisant le facteur principal de leur survie ? Cette attitude soulève l'absence de programmation de l'exploitation de la forêt et de ressources qui y sont tirées. Soit, les ressources sont mal gérées, soit elles sont trop en abondance. Aucune prospective lointaine n'est envisagée !

## 5.2 Problématique de la conservation des aliments et la sécurité nutritionnelle infantile

La question de la conservation de l'igname n'a pas échappé aux chercheurs. O. Girardin et de C. Nindjin (2015) ont travaillé sur de nouvelles manières de conserver l'igname<sup>9</sup> en milieu rural, en écrivant :

La claie verticale est la méthode de conservation la plus répandue en Côte d'Ivoire. Il s'agit d'une haie d'environ deux mètres de haut qui est constituée de branches plantées verticalement dans le sol et reliées entre elles par trois traverses, une en haut, une au milieu et une au bas du bâti; le tout est fixé à plusieurs poteaux verticaux. Les ignames sont attachées aux bois verticaux et ensuite légèrement ombragées au moyen de feuilles de palme, qui avec l'orientation est-ouest évitent une trop forte insolation. Cette méthode est à la fois utilisée pour *D. alata* et *D. cayenensis* ».

C. Nindjin (2015 : 6)

De même, Johan Stessens et al. ont fait une analyse sur *Amélioration du stockage de l'igname au Nord et au Centre-Sud de la Côte d'Ivoire*. Ils ont postulé que :

[...] conservée de manière traditionnelle, l'igname subit des pertes post-récoltes importantes, qui fluctuent entre 25 et 60 % (Coursey & Booth, 1977 ; Lancaster & Coursey, 1984; Asiedu, 1986; Girardin, 1998). [...] Cela réduit la disponibilité de l'igname pour de longues durées de stockage et par conséquent fragilise la sécurité alimentaire des populations. Ils ont estimé, à travers cette étude, que les techniques modernes -abaissement de la température – ne sont pas adaptées aux paysans. Ils ont donc proposé « d'orienter les recherches vers des méthodes de conservation qui tiennent compte des réalités du monde rural.

<sup>9</sup> Le constat de O. Girardin et de C. Nindjin (2015 : 77) est que « L'igname est une culture exigeante en éléments nutritifs et en main d'œuvre, partiellement en raison du travail nécessité par le désherbage, ce qui explique qu'elle soit placée en tête de la rotation. Après le nettoyage de la parcelle, des buttes d'une hauteur de 30 à 50 cm et à raison d'environ une par mètre carré, ont été constituées au moyen de houes (Daba). La mise en place des buttes, permet d'ameublir le sol tout en rassemblant les éléments fertilisants à proximité de la plante. La longueur des tubercules à la récolte pouvant excéder 20 cm, il est important d'avoir une préparation du sol, qui puissent leur garantir une bonne croissance ».

Aujourd'hui, un véritable espoir d'une conservation des diverses variétés de l'igname par des biopesticides est en cours en Côte d'Ivoire avec les recherches de A. Kamara, doctorante, lauréate des jeunes talents d'Afrique subsaharienne (AFP, 2022 : 1). La jeune chercheuse, Adjata Kamara, pense apporter une solution au pourrissement de l'igname, après la récolte, par un traitement simple. Ces innovations sont importantes pour les populations, en temps de changement climatique et de faible productivité des sols. Cela permettra de fournir une nutrition durable aux enfants, surtout en milieu rural où beaucoup de paysans en dépendent.

### Conclusion

Le risque d'insécurité alimentaire pour un individu est constaté lorsqu'il ne peut accéder en temps opportun à une ration adéquate, en quantité et en qualité, afin qu'il soit en bonne santé, en tenant compte de son choix culinaire. La stabilité de l'accès aux aliments, la disponibilité des aliments, la quantité suffisante d'aliments, la qualité des aliments et l'accessibilité à ces aliments apparaissent comme un enjeu de santé publique et un défi nutritionnel dans le monde. Cette présente étude a mis en exergue les choix et options de rationalité qui les guident dans la mobilisation des systèmes de production et de conservation des aliments dont certains qui ne sont pas culturels prennent de la place en raison du dérèglement climatique, de la pauvreté du sol et du manque de main d'œuvre. La paysannerie ivoirienne est de plus en plus exposée à la pauvreté et à l'insécurité alimentaire infantile qui requiert une mobilisation du gouvernement et de ses partenaires.

### Références bibliographiques

- Céline, Y. K-B. & Axel, D. D. N. (2011). Production vivrière et sécurité alimentaire en côte d'ivoire, Harmattan Côte-d'Ivoire
- FAO (2013). The State of Food Insecurity in the World 2013. The multiple dimensions of food security, FAO. <http://www.fao.org/docrep/018/i3434e/i3434e.pdf>
- François, A. (2005). Dis-moi ce que tu manges..." La vie urbaine hypermoderne révélée par les pratiques alimentaires, *Informations sociales*, (8)128:92-104
- François, Y. K. (2019). Raréfaction foncière, absence de main d'œuvre et stratégies d'adaptation dans les activités agricoles a Boguedia (Issia Côte d'Ivoire), *revue africaine de criminologie*, n° 25, pp211-221
- Gérard, A. (1998). Globalisation des échanges et sécurité alimentaire mondiale à l'horizon 2010. In: Tiers-Monde, tome 39, n°153, Sécurité alimentaire et question agraire, pp. 25-43
- Hassane Ramatou, 2015, Innovation rurale : contribution de la pomme de terre à la sécurité alimentaire dans la Commune rurale de l'Imanan, *Cahier d'Outre-Mer*, n°270, p.137-162
- Jean-François, P. (2018). La tomate : un aliment qui bouscule l'Afrique, CNCD, <https://www.cncd.be/La-tomate-un-aliment-qui-bouscule>.
- Jean-Louis, C. (1994). L'essor du vivrier marchand : un contre-modèle aux marges du modèle ivoirien ? In Paul Pelissier (Dir), Thèse de Doctorat ès-Lettres et Sciences Humaines, IRD, pp172-189

- Johan, S. & al. (1998). Amélioration du stockage de l'igname au Nord et au Centre-Sud de la Côte d'Ivoire, IDESSA - K.U.Leuven, Document de travail N°13, 48p
- Kamara, A. (2022). Côte d'Ivoire : Adjata Kamara, la jeune chercheuse et les ignames, AFP
- Luc, C. & Pierre, J. (2003). Le risque alimentaire en Afrique. Paru, 88-103 in : *Veunet y.* (ed)-203, Les risques, paris, col. Dossiers des images économiques du monde(DIEM), SEDES
- Olivier, G. & Charlemagne, N. (2015). Amélioration de la conservation de l'igname en milieu villageois, *Sempervira -CSRS*, 5 :53
- Morel, A. T. (2019). Problématique de la sécurité alimentaire infantile en milieu rural ivoirien: cas de Gregbeu (Centre-ouest, Côte d'Ivoire), Mémoire de master en Sociologie, univ Jean Lorougnon Guédé
- Pierre, J. (2001). L'insécurité alimentaire rurale en Côte d'Ivoire : une réalité cachée, aggravée par la société et le marché, *Cahiers Agricultures*; 10 :233-241
- PNNA-2018-2025, Politique Nationale de Nutrition et d'Alimentation de l'union des Comores, Union des Comores, 35p
- Sévérin, K. M. & al. (2018). Dégradation côtière, amenuisement de la forêt et changement climatique en Côte d'Ivoire : quelle résilience ? *Revue Sociétés & Économies*, 14 :93-110
- Moussa, B. (2022). Conflagrations sociales et orpaillage en Côte-d'Ivoire : cas de Booré à Dimbokro (Centre de la Côte-d'Ivoire), Mémoire de master de Sociologie, Université Jean Lorougnon Guédé
- Vincent, L. (1990). Problèmes fondamentaux posés par les insectes des denrées, In Foua Bi Kouahou (éd), *LA POST-RECOLTE EN AFRIQUE*, Actes du Séminaire International tenu à Abidjan Côte d'Ivoire :9-50